

Sur la dimension culturelle de Amilcar Cabral,  
révolutionnaire et leader politique  
Sous theme du point 7

Dans le carnet de l'année 1983, la première date importante est le 20 Janvier, le dixième anniversaire de l'assassinat de Amilcar Cabral. Avec grande émotion j'ai accepté l'invitation de l'ami Aristides Pereira à cette rencontre du Cap Vert qui réunis tous les amis, les compagnons de lutte, les intellectuels, les historiens d'Amilcar pour une réflexion de trois jours sur son action et pensée.

Pour ce qui me concerne j'ai choisi un sous-thème du point 7, mais tout ce que je vais dire doit être considéré comme un simple témoignage d'amitié vers la plus remarquable personnalité culturelle et politique de l'Afrique révolutionnaire; une contribution sur le point de vue de Cabral quant à la culture italienne et à celle de l'Eglise de Rome.

En effet j'ai été - comme tant d'autres - quelque un qui - après avoir connu Amilcar Cabral et compris la méthode de sa lutte politique, en a tiré une leçon de vie et un enrichissement culturel qui ont modifié, pour une large part, ses positions de départ par rapport au Tiers Monde en général, à l'Afrique en particulier.

Je ne voudrais pas me référer seulement au moment le plus important de notre amitié, celui de l'historique audience accordée à lui-même, à Agostino Neto et Marcelino Dos Santos, par le Pape Paul VI<sup>e</sup>, le Premier Juillet 1970. Mais surtout à l'influence que Cabral a eu sur la culture politique italienne et sur l'histoire de l'Eglise. Il faut se rappeler que ces jours-là, l'Italie Venait de commencer à apprendre les problèmes de l'indépendance des peuples noirs, et que l'Eglise, bien qu'intéressée au problème, était prudente, et se tenait encore sur ses gardes. On confondait encore, à l'époque, la signification de "Présence Africaine" et celle de la guerre des peuples d'Argila

Mozambique Guinée et Cap Vert, ou bien on croyait que les uns étaient catholiques, bons et dévoués, les autres méchants, révolutionnaires, dangereux.

Tout le monde ici se rappelle bien la méfiance de la plus part des gens qui a accueilli la première conférence de solidarité avec les peuples des colonies portugaises à Rome. Les plus engagés d'entre nous venait de se détacher du premier enthousiasme naif du début des années soixante: on avait cru que le colonialisme était fini. On était encore séduits par le concert des poètes noirs d'Afrique et d'Amérique, qui par leurs poèmes nous avaient, les premiers, amenés à prendre conscience de la tragédie noire, des valeurs inconnus de la civilisation noire. On était en train de douter de ce scénario presque romantique; sur le plan politique actif on remarquait les indices de quelque littéraire mistification évasive du problème.

La négritude de Césaire était déjà soumise à une sévère autocritique par son créateur lui même; Senghor y insistait, en la définissant soit une mystique, soit une philosophie, soit une contestation. Ce que parfois l'amenait à rentrer dans le grand lit de la culture "occidentale". Léon Damas, de son côté, était devenu sceptique, piquant, mais aussi réplié sur soi même, il semblé renoncer. Face à l'action, que la poésie supposait sans la définir, il nous semblait qu'il n'y avait que très peu à faire. En ce moment, naquit comme "inventeur" d'une stratégie nouvelle Amilcar Cabral, le métis du CapVert, le douzième licencié de sa colonie de provenance, l'ingénieur tout calculs et clarté. Mais aussi l'intellectuel raffiné, patient, qui nourrissait son rêve de libération. Un rêve bien différent du rêve de Martin Luther King. Un rêve qui n'était pas une rêverie individuelle, une espèce d'inesprimible saudade. C'était plutôt un projet, un programme d'action et de vie, un plan de guerre, un plan de longue préparation spécifique, une nouvelle diplomatie, une expérience du nouveau: une

idée sur le futur et sur la nécessaire étude du thème de fond: liberté et nécessité. Il sortait de la poésie pour se poser la question du "quoi faire?".

Il a été d'abord un rebelle, ensuite un révolutionnaire, enfin un des leaders politiques, le plus prestigieux: tous ces traits dominants, une fois additionnés, faisaient de Cabral un poids insoutenable pour l'équilibre presque du Tiers Monde. C'est ce que je lui dis, dans une interview qu'il m'avait accordée, le Janvier 1971 à Conakry, pour la Television italienne (qui ensuite l'a stoppée pour des techniques"); et Amilcar m'a corrigé en déclarant "Je n'appellerais pas équilibre la situation actuelle. Pour la simple raison que équilibre est un mot qui sous entend des règles de justice, et ici il n'y a aucune règle, à moins qu'il ne s'agisse des règles de vexation, de violence". En effet, les équilibres, comme improprement on définissait les rapports de force réglant le destin du TM, se battirent contre Cabral dans la seule manière qui leur restait: l'assassinat, l'élimination physique de l'homme qui, depuis lors, aurait déterminé une stratégie de changement dans la situation africaine.

Il y a dix ans la guerre était presque terminée. Dans le territoire libéré de la Guinée Bissao et Cap Vert, des élections régulières avaient eu lieu: 120 députés élus (dont seulement un tiers provenant des cadres du Parti) s'apprêtaient à déclarer la souveraineté nationale et à se constituer en libre République. Amilcar aurait été désigné pour la Présidence de la République, et élu. Il aurait fait son entrée triomphale sur la scène internationale, à droits égaux avec tous les autres chefs d'état. Ceux qui l'avaient appelé un rebelle, un vulgaire bandit, auraient dû se détromper: les gouvernements qui s'étaient battus contre lui, auraient dû établir de normaux rapports diplomatiques avec lui.

Personne n'aurait pu se scandaliser si le Pape allait

le récevoir dans la salle des Parments, au Vatican, exactement comme il s'était passé le 12 juillet 1970, Cabral aurait eu tous ses papiers en règle pour tout le monde - et aurait pu administrer sa politique de contestation au système colonial avec son autorité morale et culturelle. Il y aurait eu vraiment des problèmes très graves pour l'équilibre international.

Il était un grand intellectuel, pas un humaniste traditionnel. Il n'aurait pas écrit d'autres poèmes sur le desir de liberté; il aurait tracé le profil historique et culturel de la lutte contre toute forme de colonialisme. Comme il avait dit à la conférence de presse tenue après l'audience du Pape, "Nous considérons le colonialisme une étape de l'histoire. Nous ne pensons pas que les auteurs du colonialisme étaient des méchants. Le colonialisme est une étape de l'évolution humaine avec ses aspects négatifs, et ses aspects positifs: il y a toute une littérature sur ce point" (Rome, 2 Juillet 1970, chez la librairie Paesi Nuovi) En expérimentant sa pensée, il nous a détachés de l'anticolonialisme romantique, et il nous introduisait à la philosophie de la libération, à la libération comme facteur de culture.

*Sm opinion*  
"Nous considérons que notre lutte se développe comme un être vivant à travers de successives étapes de croissance. Parfois une étape passe vite, parfois elle dure plus longtemps. Nous ne faisons pas les phases: simplement nous avançons chaque fois qu'une étape est conclue ... S'il y a un droit inaliénable pour chaque homme et pour chaque peuple à sa propre histoire, si le droit est aliéné par des circonstances historiques, il faut reconquérir ce droit. Parce que on arrive à la libération seulement quand toutes les forces de production d'un homme ou d'un pays sont complètement libérés de toute domination étrangère. Dans ce sens la libération peut être identifiée avec la révolution. A tous les niveaux de la vie. Mais il faut tendre en même temps à la reconstruction d'une nouvelle vie.

En partant de la résistance armée, jusqu'à la résistance

ce culturelle et psychique.

Il faut combattre les influences négatives de la vieille culture, détruire les défaillances du colonialisme, et bâtir un homme nouveau, plus fort, plus capable ...; Il faut toujours se rappeler que le peuple ne lutte pas pour des idées, ne lutte pas pour les choses qui sont dans la tête des hommes. Le peuple lutte pour obtenir des avantages pratiques, pour la paix, pour vivre mieux, dans la paix, et pour le futur de ses fils. Liberté fraternité égalité restent des mots vides pour le peuple s'ils ne se traduisent pas en amélioration réelle des conditions de vie".

Je l'ai rencontré la première fois, en 1969, à Paris dans la librairie de Présence Africaine, où il achetait des atlas géographiques, en les choisissant méticuleusement, bien à jour, bien soignés du point de vue graphique, pas trop grands, pas trop chers. Comme un bon maître d'école, il insistait avec Alioune Diop sur l'importance de la formation technique - culturelle. Il dit: " la guerre aussi peut être un moyen d'éducation. Nous ne l'aimons pas, mais il faut l'utiliser pour libérer les territoires occupés, et aussi pour former les cadres dirigeants des futures nations. Parce que après la guerre, il y aura la paix. Les problèmes se résolvent dans la paix. "Peu après, en parlant tous les trois dans le petit bureau d'Alioune, il nous a dit: "La lutte de classe est une valeur universelle, on ne peut la réduire à des spécificités raciales et linguistiques. Chez nous on parlera la langue la plus apte à nous mettre en rapport avec les autres peuples de la terre, nous n'étudierons pas seulement la culture, l'histoire africaine pour la représenter aux jeunes comme unique histoire. Nos jeunes doivent être citoyens du monde, doivent connaître l'histoire de l'Afrique et

des autres continents. Nous ne voulons pas nous enfermer dans un schéma individuel, dans une culture spécifique, dans un mythe traditionnel, nous voulons vivre comme les autres, avec les autres, nous mesurer avec tout le monde, avec blancs et noirs et jaunes".

Cela a été pour nous une grande leçon sur les valeurs humaines de l'internationalisme, il nous a fait comprendre que la tradition était sûrement une grande valeur, mais qu'elle n'était plus la valeur unique des noirs. Une époque était passée, une nouvelle allait commencer.

C'était un passage de grande importance. Comme Cabral disait dans ses discours "Il faut éduquer nous-même et les autres à combattre la peur, l'ignorance, limiter l'assujettissement à la nature, aux forces de la nature, que notre intelligence économique n'est pas encore arrivée à maîtriser. Lutter sans inutile violence contre les aspects négatifs dangereux pour les hommes, qui font encore partie de nos croyances et nos traditions. Convaincre les hommes que nous arriverons à vaincre la peur, parce que l'homme est plus fort".

Pendant qu'il parlait, je me souvenais de la "chanson de l'ingénieur" que les premiers paysans libérés chantaient dans les rizières; "l'ingénieur qui avait dit le mensonge <sup>sera</sup> deviendra vérité".

L'opinion des occidentaux était autre chose. Comme Cabral dit dans la préface au livre de Basil Davidson LIBERATION DE LA GUINE édité en italien par Einaudi "L'Europe cartésienne et superdéveloppée exige l'objective que une guerre peut donner: celle des blessés et des cadavres".

Il était considéré un marxiste intransigeant, et il l'était. Mais il avait l'oeil à sa propre indépendance de jugement et de conduite, il ne se laissait hypothéquer par personne. Bien que l'aide militaire plus importante lui arriva de l'Union soviétique, il déclara: "Avant tout cette aide n'est pas aussi importante

que vous le dites, l'adame, du moment que c'est à nous de juger de son entité. Elle n'est pas tellement puissante, hélas!, il y a des pays socialistes qui ne nous ont jamais aidé, il y a en a qui ont commencé à nous aider et après ont cessé de le faire. Nous acceptons l'aide de n'importe qui veut nous aider. Nous l'acceptons de tout le monde pour la simple raison que nous avons besoin d'aide pour nous libérer. Soit des socialistes ou des capitalistes, peut importe. Ce que nous n'acceptons pas est d'être conditionnés par les aides, nous ne reconnaissons à personne le droit de nous mettre des hypothèques sur notre tête, et s'ils le veulent faire, nous nous battons contre eux, comme nous nous battons contre les portugais, (Conférence de Presse, Roma, 2 Juillet 1970, à Faesi Nuovi. Réponse à la journaliste Magall von Brentano). Il gardait bien son intransigeance de révolutionnaire et sa clarté d'intellectuel.

On pourrait dire qu'à partir de ce moment, Cabral a commencé la troisième phase de son évolution politique. Le conseil du Pape de "se battre avec des moyens politiques", il l'avait compris immédiatement. Pour ce qui concerne l'expérience de l'Eglise on peut dire que l'audience accordée à Cabral, Neto et Dos Santos a révélé ouvertement la position de l'Eglise en faveur de l'indépendance des peuples, a rivé ce concept dans la conscience de tous les catholiques: l'église est pour la libération de l'homme, est contre toute violence et toute oppression. Cabral dit à la sortie du Vatican après l'audience de Paul VI: "L'Eglise a fait davantage pendant les 20 minutes de l'audience que le reste du monde pendant les dix années de notre lutte".

Le 16 octobre 1972, en parlant à la IV<sup>e</sup> Commission des Nations Unies il demanda "d'appuyer toutes les initiatives capables d'accélérer la fin de la guerre et favoriser la paix", il exprima son intention "d'établir de rapports de coopération avec tous les peuples de la terre".

J'ai revu Cabral la dernière fois à Dakar le 16 décembre 1972 au Congrès de l'Union Progressiste Sénégalaise (UPS) où Senghor l'avait reçu comme un chef d'état. En l'introduisant il dit "Cabral

est l'exemple de la plus lucide et cohérente politique africaine de notre temps". Et un bruyant applaudissement éclata dans la salle. Et Cabral répondit: "Je ne vous parlerais pas de différences raciales, mais d'égalité de destins et de problèmes. Le PAIGC se bat pour la défense de la légalité, de la paix et du progrès de tous les hommes qui croient au droit et au bonheur de chaque homme".

J'ai eu l'impression qu'il était conscient d'avoir commencé un nouvel chemin, d'avoir commencé la phase successive et définitive de son cours politique, auquel il s'était préparé pendant toute sa vie. Mais plutôt que prisonnier de la nouvelle réalité, j'ai pensé qu'il apparaissait privé, dépouillé, de quelque chose, d'une sorte de défense mystérieuse, que jusqu'à ce moment, j'avais saisie ou entrevue autour de sa personne. Je n'ai pas su me retenir et je lui dit: "Cabral, attention au pouvoir. Tu es en train de devenir Président de la République. Garde ta liberté, et fais attention. Le pouvoir ne pardonne pas". Il m'a rassuré en me disant: "Les problèmes qui restent sont nombreux, peut être les plus difficiles. Je sais, la paix est toujours plus difficile de la guerre".

Il m'a semblé que c'était là la conclusion d'un intellectuel, mais nous savons aujourd'hui, que sa mort est issue de l'hypothèse de la paix.

Son assassinat a démontré que la société violente et conflictuelle de notre temps peut bien supporter la rébellion, la guérilla, la guerre la plus brutale. Mais elle ne tolère pas la cohérence de l'homme qui veut arriver jusqu'au but de sa vie: assurer à son destin une validité historique qui puisse marquer une étape nouvelle et irrévocable pour le progrès humain.

Marcella Glisenti

Symposium du Cap Vert  
17, 18, 19, 20 Janvier 1983  
Dixième anniversaire de la mort de Amilcar Cabral